



THÉÂTRE DE LA BASTILLE

76 rue de la Roquette - 75011 PARIS

www.theatre-bastille.com

La Princesse de Clèves

dossier d'accompagnement



Mise en scène et interprétation Marcel Bozonnet

D'après le roman de Madame de La Fayette

9 janvier > 19 janvier 2014 à 21 h

Dimanche à 17 h. Relâche le 13 janvier.

Service des Relations avec le Public

Nicolas Transy : 01 43 57 57 17 / nicolas@theatre-bastille.com

Elsa Kedadouche : 01 43 57 70 73 / elsa@theatre-bastille.com

Christophe Pineau : 01 43 57 81 93 / cpineau@theatre-bastille.com

Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France-Ministère de la Culture et de la Communication,
de la Ville de Paris et de la région d'Île-de-France.

LA PRINCESSE DE CLÈVES

DANS CETTE PETITE SOCIÉTÉ OÙ « PERSONNE N'EST TRANQUILLE NI INDIFFÉRENT » ET OÙ L'AMOUR SE TROUVE TOUJOURS MÊLÉ AUX « AFFAIRES », CHACUN A SES INTÉRÊTS PROPRES.

d'après le roman de

Madame de La Fayette

adaptation

Alain Zaepffel

Marcel Bozonnet

mise en scène et interprétation

Marcel Bozonnet

lumières

Joël Hourbeigt

chorégraphie

Caroline Marcadé

costumes

Patrice Cauchetier

durée 1 h 20

« Me voilà, de nouveau, au cœur des plaisirs et des difficultés, à apprendre, voire ressasser, ma chère langue du XVII^e siècle. En elle, je vois bien une fois de plus, que vont d'un même pas la beauté stricte et l'horreur, et je redécouvre avec une force inaccoutumée que l'école du plus grand maintien cache un laboratoire de cris. Les phrases, qui paraissaient immobiles dans leur perfection, courent, de fait, d'un mouvement imprévisible. Mon travail tient en ceci : trouver les moyens de rendre à cette prose tout le registre des émotions qu'elle inspire. »

Marcel Bozonnet

SOMMAIRE

1678 : UNE PARUTION BIEN MENÉE	page 4
UN PETIT MOT de ROGER DE BUSSY-RABUTIN	page 5
UNE ŒUVRE COLLECTIVE ?	page 5
RÉSUMÉ	page 6
ENTRETIEN	page 8
2009 : LA PRINCESSE FAIT LE BUZZ	page 10
ARTICLE CRITIQUE	page 12
MADAME DE LA FAYETTE	page 12
PARCOURS ARTISTIQUE	page 13

1678 : UNE PARUTION BIEN MENÉE

La Princesse de Clèves est une nouvelle historique, sans nom d'auteur, sortant des presses de l'imprimeur Claude Barbin le 8 mars 1678. Tous les documents d'époque affirment que *La Princesse de Clèves* s'est bien vendu+ ou tout du moins qu'il en a été beaucoup question dans le monde et cela, bien avant sa publication. Dès 1672, Claude Barbin édite une série d'ouvrages parmi lesquels on compte un *Prince de Clèves*. C'est peut-être la première ébauche du texte définitif. Comme il est aussi l'imprimeur de la première édition des *Maximes* du Duc de La Rochefoucauld, l'attribution de l'œuvre fait aussitôt polémique. Ainsi, bien avant la parution, Madame de Scudéry persifle que Monsieur de La Rochefoucauld et Madame de Lafayette préparent une histoire ensemble. Pour preuve de ses dires, il est bien connu que La Rochefoucauld comme Madame de La Fayette fréquentent à l'hôtel de Nevers le salon des Plessis Guénégaud. C'est le centre du jansénisme littéraire et de la contestation politique. Des auteurs comme Racine et Boileau viennent y lire, avant de les donner à la scène ou à l'imprimerie, des parties de leurs œuvres en ébauche. On suppose que de semblables lectures préliminaires y seront pratiquées pour *La Princesse de Clèves*.

L'intérêt de ce genre de lectures privées est double : c'est un moyen pour l'auteur de se confronter au goût du public afin de pouvoir ajuster son œuvre en fonction des réactions qu'il recueille. C'est aussi le début d'une campagne de sensibilisation destinée à créer un désir de l'œuvre. C'est-à-dire à lui assurer une bonne réception dans les milieux autorisés au moment de sa parution.

L'histoire de la réception de *La Princesse de Clèves* est aussi liée à une campagne de communication de grande envergure assez originale pour l'époque. Les moyens de diffusion de l'époque ne dépassant pas le bouche-à-oreille, il est certain que Mme de La Fayette et son ami La Rochefoucauld ont su habilement attiser la curiosité du public pour lequel ils avaient écrit. Lectures à des

intimes, indiscretions calculées, rumeurs répandues par l'éditeur lui même... Paris est convaincu, la province suit et on se jette sur un roman posé par avance comme chef-d'œuvre.

En 1672, Jean Donneau de Visé entreprend de faire paraître périodiquement un journal appelé *Le Mercure Galant*, qui couvre les actualités mondaines, littéraires et vestimentaires.

En janvier 1678, un peu moins de deux mois avant la parution de *La Princesse de Clèves*, le numéro ordinaire du journal comporte une nouvelle intitulée *La Vertu Malheureuse*, dont l'histoire ressemble assez à celle de la future *Princesse de Clèves*. On y trouve déjà la scène de l'aveu de l'épouse à son mari et, de même, toute la confession est entendue par l'amant de la dame soigneusement caché à proximité. En avril 1678, un mois après la parution du roman, *Le Mercure Galant*, propose à ses lecteurs une question galante à propos de la fameuse scène de l'aveu. Il s'agit pour les lecteurs d'envoyer à la rédaction du journal leur sentiment et d'expliquer si, selon eux, la Princesse a bien fait d'avouer à son époux qu'elle aimait un autre homme. Les réponses, une quinzaine, sont publiées dans les numéros de juillet à octobre. Elles confirment pour la plupart la critique de Bussy-Rabutin. Ces échos successifs, entre le *Mercure Galant* et la parution toute fraîche de *La Princesse de Clèves* au printemps, ont souvent été compris comme une campagne publicitaire bien concertée entre le rédacteur d'un journal en pleine résurrection et l'auteur de la nouvelle historique. Cela est d'autant plus plausible que l'imprimeur du journal est Claude Barbin. Une campagne publicitaire de cet ordre suggère qu'il existait bel et bien une attente publique soigneusement préparée ne demandant qu'à être amplifiée.

Un débat par lettres savamment orchestré autour de l'œuvre : en septembre 1678, quelques mois après la première parution, sont rendues publiques les *Lettres à Madame la Marquise* interrogeant de façon critique *La Princesse*

de Clèves. À l'époque, on soupçonne que l'ouvrage est écrit par le Père Bouhours (1625-1702), critique et éducateur des princes de Longueville. La tradition veut désormais qu'il soit l'œuvre de Jean-Baptiste Henry de Troussel de Valincour. Ce recueil consiste en trois lettres fictives adressées à une marquise qui les aurait demandées à leur auteur. Le propos est d'examiner *La Princesse de Clèves*. Cette analyse se centre principalement sur trois points et rencontre un succès considérable. Elle aborde tout d'abord la conduite du récit, puis les sentiments des personnages et enfin la langue. Si le critique témoigne souvent de son admiration pour la nouvelle, il trouve, directement ou indirectement, beaucoup de choses à redire sur le contenu et la forme.

En février 1679 paraît, encore une fois chez l'imprimeur Claude Barbin, une réponse également anonyme aux trois lettres. Cette réponse est intitulée *Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves*. À l'époque, on attribua cette réponse à Barbier d'Aucourt, ennemi notoire du Père Bouhours. La tradition critique veut désormais que le texte ait été rédigé par l'abbé de Charnes, très certainement sous la direction de l'auteur même de *La Princesse de Clèves*. Comme son titre l'indique, cet ouvrage prend la défense du roman tout en tenant un discours au troisième degré condamnant les trois lettres. Sont mis en scène une destinataire fictive des premières lettres réunissant autour d'elle deux amis afin d'examiner les courriers page après page et de les réfuter. Le succès de *La Princesse de Clèves* mettra fin aux discussions orchestrées par lettres interposées et constituera, dans la construction de la théorie littéraire classique, le versant romanesque de ce qui se mettra en place lors de la querelle du *Cid*.

UN PETIT MOT DE ROGER DE BUSSY-RABUTIN

J'oubliais de vous dire que j'ai enfin lu *La Princesse de Clèves* avec l'esprit d'équité et point du tout prévenu du bien et du mal qu'on m'en a écrit. J'ai trouvé la première partie admirable, la seconde ne m'a pas semblée de même. Dans le premier volume, hormis quelques mots trop souvent répétés, qui sont pourtant en petit nombre, tout est agréable, tout est naturel, rien ne languit. Dans le second, l'aveu de Mme de Clèves à son mari est extravagant, et ne se peut dire que dans une histoire véritable ; mais quand on en fait une à plaisir, il est ridicule de donner à son héroïne un sentiment si extraordinaire.

Roger de Bussy-Rabutin
extrait de la *Lettre à Mme de Sévigné*
22 mars 1678

UNE ŒUVRE COLLECTIVE ?

Au XVII^e, être auteur dans la bonne société n'était pas une qualité dont on pouvait se glorifier. *La Princesse de Clèves* qui fut par la suite attribuée à Mme de Lafayette peut être considérée comme une œuvre collective. Il est probable qu'elle se soit fait conseiller par l'un ou plusieurs des auteurs suivants : son ami La Rochefoucauld, Jean Regnault de Segrais, qui avait publié en 1656 *Les Nouvelles françaises* ou *Les Divertissements de la Princesse Aurélie*, Pierre Daniel Huet, théoricien qui avait publié *De l'origine des romans*. On évoqua aussi Mme de Sévigné, une amie intime de Mme de Lafayette .

S'il est difficile de reconnaître la part de chacun dans ce roman, les historiens ont acquis la quasi-certitude que ce fut Mme de Lafayette qui fut l'architecte de cet ouvrage. C'est elle qui y insuffla son énergie et qui assura la cohérence de ce roman écrit entre 1672 et 1677.

Le nom de l'auteur n'apparaîtra sur la couverture de ce roman qu'en 1780, soit plus de 100 ans après sa parution.

RÉSUMÉ

Première partie

Toute l'action se déroule en 1558 à la cour d'Henri II pendant les dernières années de son règne où l'on rivalise d'élégance et de galanterie.

Mlle de Chartres, jeune orpheline de seize ans, élevée par une mère aux sévères règles morales, paraît pour la première fois au Louvre. Le Prince de Clèves, honnête jeune homme d'une grande droiture, tombe immédiatement amoureux de Mlle de Chartres. Subjugué, il la demande immédiatement en mariage. N'ayant aucune expérience de l'amour, elle accepte néanmoins de l'épouser.

Peu de temps après les épousailles, Mme de Clèves rencontre à la cour le duc de Nemours. L'amour est immédiat entre eux. Mme de Chartres découvre cette passion chez sa fille et la met sévèrement en garde contre la tentation du désir illégitime. Juste avant sa mort, elle renouvelle ses recommandations. Privé du soutien de sa mère, et soucieuse de fuir M. de Nemours, Mme de Clèves décide de se retirer à la campagne. M. de Clèves reste à Paris afin de consoler un de ses amis, M. de Sancerre.

Deuxième partie

Mme de Clèves vit en sa maison de Coulommiers où lui parvient la nouvelle de la mort de Mme de Tournon. Le décès de cette jeune femme belle et de réputation vertueuse l'attriste. De retour de Paris, M. de Clèves lui apprend que son ami Sancerre était l'amant de Mme de Tournon depuis près de deux ans. On découvre aussi que cette dernière avait fait promesse d'épouser M. d'Estouville et M. de Sancerre. M. de Sancerre découvre la perfidie le jour de la mort de sa dame. Une

douleur immense le submerge. La mort se lie au sentiment de trahison pour augmenter sa souffrance. La Princesse de Clèves est troublée par les propos de son mari à son ami M. de Sancerre : *" La sincérité me touche d'une telle sorte que je crois que si ma maîtresse et même ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri."* Sur les ordres de M. de Clèves, Mme de Clèves rentre à Paris. Son amour pour le duc de Nemours est toujours aussi puissant. Elle est profondément touchée par cet homme qui, par amour pour elle, renonce à serti son front d'une couronne royale. Torturée par ses sentiments, elle décide néanmoins de ne pas céder. Elle souhaite fuir pour se préserver, mais son mari lui ordonne de rester.

Nemours dérobe le portrait de sa maîtresse sans se soucier d'être vu. Elle ne dit rien pour préserver le secret de leur passion. Nemours rentre chez lui en pensant que ce silence est un encouragement.

Lors d'un tournoi, Nemours est blessé. Le regard que lui adresse alors Mme de Clèves le conforte dans l'idée d'être aimé. Une lettre de femme égarée et dont Mme de Clèves entre en possession laisse supposer que Nemours a une liaison. Elle découvre les brûlures de la jalousie.

Troisième partie

Le Vidame de Chartres, oncle de la Princesse de Clèves et ami intime de M. de Nemours est embarrassé car la lettre lui était destinée et celle-ci circule entre toutes les mains de la Cour. Cette lettre risque de compromettre une femme respectable et de fâcher la reine vis-à-vis du Vidame de Chartres. La reine en a fait son confident et n'accepterait pas de le voir mêlé à une aventure sentimentale.

Le Vidame de Chartres souhaite que le duc

de Nemours se désigne comme le destinataire de la lettre et la réclame à la reine dauphine qui la garde en sa possession.

M. de Nemours rend visite à Mme de Clèves et lui apprend la demande du Vidame de Chartres. Il parvient également, grâce au billet que lui a donné son ami, à lui prouver qu'il n'est en rien compromis. La jalousie de la Princesse se dissipe. En présence de M. de Clèves, les deux amants, pour satisfaire une demande royale, réécrivent de mémoire une copie de la lettre qui a semé le trouble. Mme de Clèves goûte le plaisir de ce moment d'intimité. La passion qu'elle ressent pour cet homme n'est en rien diminuée par l'incident. Elle décide alors de repartir pour la campagne. Son mari s'étonne de son goût pour la solitude.

Elle lui avoue qu'elle est éprise d'un autre homme et qu'elle doit quitter la Cour pour se protéger. M. de Nemours assiste caché à cet aveu. M. de Clèves est tout d'abord tranquilisé par le courage de sa femme. La paix est de courte durée. M. de Clèves est rapidement rattrapé par la jalousie. Il harcèle son épouse de questions auxquelles elle ne répond pas. Elle refuse de lui dévoiler le nom de son rival. M. de Nemours, assistant dans l'ombre à cette scène, ne sait que penser. Le roi demande alors à M. de Clèves de rentrer à Paris.

Restée seule, Mme de Clèves est effrayée de sa confession, mais se rassure en estimant qu'elle a ainsi prouvé sa fidélité.

M. de Nemours s'est enfui dans la forêt et se rend compte que cet aveu lui enlève tout espoir de conquérir sa belle. Il éprouve pourtant une certaine fierté d'aimer et d'être aimé d'une femme si noble. Il ne peut s'empêcher de rapporter la scène au Vidame de Chartres. Ce dernier devine les noms des protagonistes de l'intrigue et Clèves apprend que l'amant de sa femme

n'est autre que M. de Nemours. L'aventure ne tarde pas à devenir publique. Ignorant la présence d'un témoin lors de leurs confessions, M. et Mme de Clèves se déchirent et se soupçonnent mutuellement d'avoir trahi leur secret. Le trio affronte les troubles de la passion. Le roi, lui, meurt au cours d'un tournoi.

Quatrième partie

Alors que la Cour se rend à Reims pour le sacre du nouveau roi, Mme de Clèves se retire à nouveau à la campagne afin de rechercher dans la solitude une impossible tranquillité. Nemours la suit et a la chance de l'observer alors qu'elle contemple d'un air rêveur un tableau le représentant. Il en est fou de bonheur. Encouragé, il se décide à tenter d'aborder celle qu'il aime. En entendant ses pas, la princesse court se réfugier dans un endroit isolé du château. Nemours s'attarde en vain et patiente jusqu'à la nuit suivante.

M. de Clèves apprend la présence de M. de Nemours auprès de sa femme. Persuadé qu'il a été trahi, il en meurt de chagrin, non sans avoir fait "*à la vertueuse infidèle d'inoubliables adieux*".

La douleur prive la princesse de sa raison. Elle n'éprouve que du dégoût en pensant à elle et à M. de Nemours.

Le Vidame de Chartres parvient tout de même à organiser une entrevue secrète entre les deux amants. Elle regarde Mr de Nemours avec douceur, mais lui conseille de rechercher auprès d'une autre une destinée plus heureuse.

La Princesse tentera d'apaiser sa douleur en s'exilant dans les Pyrénées. Elle mourra quelques années plus tard en succombant à une maladie de langueur.

ENTRETIEN

avec Marcel Bozonnet

Réalisé par Christophe Pineau le 13/03/13.

Vous semblez avoir un rapport particulier à ce que vous nommez votre chère langue du XVII^e siècle. Cela a-t-il imposé le choix de ce texte en particulier ?

Tout a commencé sur des airs d'Antoine Boësset, compositeur d'airs de cour particulièrement appréciés. Il était le musicien attitré de Louis XIII. Lorsque le roi, fatigué d'assiéger une ville, se retirait pour prendre quelques instants de repos, on l'entourait pour lui jouer des airs apaisants. Un récitant faisait de courtes et rares interventions pour relancer l'attention de l'auditoire. Alain Zaepffel, adaptateur, chanteur et musicien, me proposa de dire cinq extraits de *La Princesse de Clèves* sur quelques airs choisis de Boësset et de les enregistrer avec l'ensemble Gradiva. Voilà pour l'origine musicale du projet.

En ce qui concerne la langue, il est difficile d'être comédien français et de ne pas aimer celle du XVII^e. Enfant, on apprend très tôt les fables de Jean de La Fontaine et le répertoire de cette époque est souvent monté. J'ai joué Molière : *Le Médecin malgré lui* et *Le Médecin volant* sous la direction de Dario Fo ; Corneille : *Le Cid* sous la direction de Jean-Marie Villégier ; Racine : *Bérénice* sous la direction de Klaus Michael Grüber. On m'a proposé d'enregistrer, chez Frémeaux Associés, *L'Histoire amoureuse des Gaules* de Roger de Bussy-Rabutin.

Un très beau souvenir : des morceaux choisis d'une mystique du XVII^e, Marie de l'incarnation. Elle fonda l'ordre des Ursulines en mission d'évangélisation, auprès des indiens du Canada. Ses écrits se composent de sept cents lettres adressées à son fils où elle fait part de ses réflexions sur l'évangélisation inextrica-

blement liée à la colonisation.

Mais si cette histoire est née dans la musique et dans la belle langue du XVII^e, elle doit aussi beaucoup à la danse.

Caroline Marcadé, qui a réalisé la chorégraphie du spectacle, a travaillé avec Carolyn Carlson et le Groupe de recherche de l'Opéra de Paris.

Comment avez-vous travaillé l'adaptation de ce texte pour la scène ?

Avec Alain Zaepffel, nous nous sommes réparti cinq extraits choisis pour le récital. Ces passages, moments charnière de l'histoire, nous les avons associés à d'autres extraits pour permettre aux spectateurs d'effectuer une traversée fidèle de l'ensemble de l'œuvre. C'est en fait un montage chronologique du texte de Madame de La Fayette où nos enjambons sans hésiter de longs passages ou des histoires secondaires.

Je dois avouer que je n'ai plus relu le roman depuis la création. Pour moi, *La Princesse de Clèves*, c'est à présent la mienne.

Dans le roman, l'auteur sort de l'histoire intime pour écrire de grandes digressions où l'on perçoit sa fascination pour "la grande histoire". Certaines critiques les ont jugées inutiles et d'autres pleinement justifiées. Comment avez-vous abordé ces "digressions" ?

En ouverture, nous donnons assez fidèlement à entendre les vingt-cinq premières pages. Puis arrive un moment assez long de description de la vie à la cour où ne figurent que de bels gens. Une de ces fameuses digressions auxquelles vous faites référence. À ce moment, sur scène, je sens une inquiétude traverser la salle. Cette crainte est levée à l'arrivée de l'héroïne à la cour : « *Il parut alors à la cour une beauté qui attira les yeux de tout le monde* ». C'est l'émergence du summum de la beauté dans le beau.

L'ensemble du roman sera donc condensé

en 1 h 15. Seuls les grands points clefs ont été retenus, un peu comme une adaptation des *Misérables* par l'École des Lettres.

L'histoire littéraire aborde de mille façons la question amoureuse. Quelle en est l'approche particulière dans cette œuvre ?

Ce qui m'a immédiatement intéressé, c'est le fait que M. de Clèves n'est pas dupe et sait pertinemment que sa femme ne l'aime pas. Elle ne comprend tout simplement pas ce qu'est l'amour. Il faudra la rencontre avec M. de Nemours pour qu'elle ressente l'étendue et la puissance de ce sentiment. On dirait de nos jours qu'elle a *un coup de foudre*.

L'histoire de cette femme sera donc à la fois l'apparition du *coup de foudre* et la décision du renoncement. C'est cette question que pose cette intrigue et non pas celle du désir. Actuellement, nous renonçons aussi à nos désirs car l'autre nous fait peur. Elle, restera fidèle à son mari, car elle ne veut pas et ne peut pas céder au désir.

L'autre aspect poignant c'est que M. de Clèves meurt de chagrin et qu'elle le suivra de peu en se mourant lentement de langueur.

La manière dont Madame de Lafayette aborde le sujet amoureux est transgénérationnelle. Comment avez-vous travaillé la langue pour faire entendre sur scène l'intemporalité et l'universalité du sujet ?

En fait, nous sommes immédiatement de plain-pied avec la Princesse car nous parlons toujours la même langue, à l'exception du mot *amant* et de l'imparfait du subjonctif. Nous sommes donc traversés par cette langue car c'est la nôtre, une prose cadencée qui nous parle. La question est : c'est beau mais pourquoi si beau ?

Cela vient du fait que l'on entende le nombre de syllabes. Chaque phrase est

écrite avec cette conscience. Ainsi, quand l'on dit : « *La blancheur de son teint / et ses cheveux blonds / lui donnait un éclat / que l'on a jamais vu / qu'à elle* » Il est donc primordial, pour donner à entendre toute la beauté de ce texte, d'en dévoiler l'architecture profonde.

On peut être tenté de faire un lien entre La Princesse de Clèves et Les Liaisons dangereuses. Cette filiation vous paraît-elle pertinente ?

Cela paraît évident, mais je ne me suis jamais sérieusement confronté à l'étude de cette filiation. J'ai eu grand tort, mais je n'ai jamais relu *Les Liaisons dangereuses*. Je vais le faire.

Vous jouez ce texte depuis 1995. Quels furent les moments notables de cette traversée de dix-huit années ?

Quand j'ai joué *La Princesse de Clèves* en plein air à Dole, au Théâtre de l'Athénée où je viens de reprendre le spectacle. Quand je suis parti en tournée internationale avec le spectacle surtitré en Russie, au Venezuela, au Maroc, en Guadeloupe, à Madagascar, en Nouvelle Calédonie.

Mais le souvenir le plus marquant est d'avoir été invité à jouer *La Princesse de Clèves* au Théâtre National Algérien à la fin de la période noire. C'était le signe que la sécurité était de retour. Le public a été intéressé par l'aspect conte de ce travail. Du fait que j'incarne plusieurs personnages, que quelques gestes ponctuent l'évolution de l'histoire, j'étais entré de plain-pied dans la catégorie des conteurs.

J'ai vu le monde avec *La Princesse de Clèves*. C'est une tournée qui ne s'est jamais arrêtée et tout est resté très fidèle à la mise en scène d'origine car les lumières sont les secondes du déroulé et le spectacle prend sa respiration dans ces montées et descentes des effets lumineux.

Comment s'est fait le choix de jouer en costume d'époque ?

Pendant longtemps je pensais le jouer en costume contemporain car j'avais besoin d'avoir les gestes libres. Puis, nous avons pensé que le costume Henry II, contrairement au théâtre anglais, n'est jamais présent sur scène dans le théâtre français. Aussi, cela ménage son effet et les spectateurs sont éblouis. J'apparais comme un animal étrange entre le crustacé et le moustique. Et puis, mes jambes sont longues et belles. J'ai été promu mollet d'or en 1989 par mes camarades lors d'un tournage. Le film se déroulait pendant la période de la Révolution française.

En 2009 vous avez participé à une lecture marathon de *La Princesse de Clèves*, sur la place du Panthéon. Quels souvenirs particuliers gardez-vous de ce moment ?

J'ai ouvert la lecture et je suis reparti travailler. Les étudiants, les artistes, les professeurs, se sont relayés pour poursuivre. Quand je suis revenu, ils lisaient toujours. Cela dura cinq heures ! De 14 h à 19 h ! Ce qui était beau, c'était l'attroupement devant le Panthéon, de citoyens indignés aux amoureux du roman.

Lors du dernier quinquennat, l'ouvrage est revenu sur le devant de la scène médiatique. Comment avez-vous réagi à la polémique ?

A l'époque, je n'ai pas été tenté de répondre à ces propos d'estrade. Tous ces discours contre la culture ne sont que les marques du populisme.

2009 : LA PRINCESSE FAIT LE BUZZ

Et Nicolas Sarkozy fit la fortune du roman de Mme de La Fayette

En politique, les petites phrases ont souvent une durée de vie très courte. Celle que Nicolas Sarkozy a lâchée à propos de *La Princesse de Clèves*, le 23 février 2006, avant d'être élu président de la République en 2007, échappe à la règle : cinq ans plus tard, sa déclaration à l'égard du roman de Mme de La Fayette qui laissait entendre que cette œuvre de littérature ne pouvait pas intéresser une "guichetière" est encore gravée dans les esprits. Le 23 février 2006, à Lyon, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur et candidat à l'élection présidentielle, promettait devant une assemblée de fonctionnaires d'"en finir avec la pression des concours et des examens". Il avait alors lancé : "*L'autre jour, je m'amusais - on s'amuse comme on peut - à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur La Princesse de Clèves. Je ne sais pas si cela vous est arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de La Princesse de Clèves. Imaginez un peu le spectacle !*" Deux ans plus tard, en juillet 2008, le chef de l'État revenait à la charge. À l'occasion d'un déplacement dans un centre de vacances en Loire-Atlantique, il faisait l'apologie du bénévolat qui, disait-il, devait être reconnu par les concours administratifs : "*Car ça vaut autant que de savoir par cœur La Princesse de Clèves. J'ai rien contre, mais... bon, j'avais beaucoup souffert sur elle*", souriait-il. La vidéo est toujours visible sur Internet.

Nombre d'enseignants, d'artistes et d'intellectuels ont vu dans ces tirades la volonté du candidat UMP, puis du Président, d'enterrer la culture. La petite phrase a continué de coller à Nicolas Sarkozy, quoi qu'il fasse. Pendant le mouvement des enseignants chercheurs, entre 2007 et 2009, des lectures marathons de *La Princesse de Clèves* étaient organisées dans la rue ou devant des lieux symboliques, comme le Panthéon à Paris.

La Princesse de Clèves revivait, même si elle n'a jamais cessé d'être une œuvre de référence. Dans les librairies, les ventes du roman ont connu un frémissement. Claire Chazal a même consacré un reportage à ce "drôle de phénomène" dans son journal de 20 h, sur TF1, en mars 2009. Aujourd'hui, l'embellie est toujours là, mais variable selon les éditions de l'ouvrage - on en compte près d'une dizaine.

Chez Flammarion, environ 22 000 ouvrages ont été écoulés depuis 2008. Stables en 2007 et 2008, les ventes ont grimpé en 2009 et continuent leur ascension. "Cela coïncide avec la remise en avant de notre édition, accompagnée d'une interview de Marie Darrieussecq, et avec le programme du concours d'admission à l'École normale supérieure qui prescrivait, en 2009-2010, l'étude du roman", précise Charlotte von Essen, responsable éditoriale de la collection chez Flammarion. Gallimard ne veut pas dévoiler de chiffres, mais note "une progression très nette des ventes entre 2007 et 2009, suivie d'un net recul en 2010, de l'ordre de 20 %". L'effet Sarkozy serait-il passé ? Vite, une autre petite phrase...

Des réponses esthétiques

L'attaque de *La Princesse de Clèves* a suscité, aussi, des réponses esthétiques. Dès 2008, le cinéaste Christophe Honoré signait *La Belle Personne* (2008), avec Léa

Seydoux, Louis Garrel et Grégoire Leprince-Ringuet : une version contemporaine de l'intrigue amoureuse, transposée de la cour du roi Henri II à celle d'un lycée parisien.

Pendant que Christophe Honoré tournait son film, le documentariste Régis Sauder écrivait le projet de *Nous, princesses de Clèves*, ou comment des élèves d'un lycée des quartiers nord de Marseille s'approprient le grand roman classique. Sa sortie en salles, mercredi 30 mars, promet de raviver le débat. Le réalisateur ne le nie pas : "Même si la petite phrase n'a pas été le moteur du film, elle a accompagné tout le tournage, entre septembre 2008 et juin 2009." Celui-ci a eu lieu dans la foulée de la mobilisation contre la réforme des lycées. Parfois, en dehors du tournage, les élèves participaient aux fameuses lectures-performances. "Ce film est une réponse au débat sur l'identité nationale, à la ghettoïsation de l'enseignement et à l'éducation à deux vitesses", ajoute Régis Sauder.

Le distributeur du film, Shellac, avait prévu originellement de le sortir en quinze copies. Devant l'intérêt manifesté par les exploitants, le tirage est "monté" à vingt. "C'est le type de film qui interroge toute la société. Des séances-débats seront organisées à l'initiative d'enseignants et de responsables associatifs", annonce le distributeur, Thomas Ordonneau, qui ne souhaite pas, toutefois, politiser la sortie du documentaire. "Nous, princesses de Clèves, fait l'ouverture des Inrockuptibles, et c'est aussi le coup de cœur du Figaro, pour des raisons différentes", précise-t-il.

Clarisse Fabre, *Le Monde*, le 23 mars 2011

ARTICLE CRITIQUE

Dans le décor historique du Théâtre des Bouffes du Nord, Marcel Bozonnet fait voyager son auditoire en plein cœur du XVII^e, sur fond de romantisme et de préciosité.

Rester fidèle au style si raffiné de Madame de La Fayette et capter l'attention d'un public du XXI^e siècle. Le défi est de taille. Marcel Bozonnet le relève en choisissant la sobriété pour fil conducteur. Seuls les murs du théâtre et les jeux de lumières font office de décor. Le metteur en scène et comédien se glisse tour à tour dans la peau de Mademoiselle de Chartres – future Princesse de Clèves – et du duc de Nemours, en passant par Madame de Chartres et le Prince de Clèves. Il renoue ainsi avec l'un des plus anciens métiers du monde du spectacle : celui de conteur. Et reste fidèle à l'un des principes fondateurs du roman en faisant travailler l'imaginaire de son public, à qui il propose de meubler autour de son simple jeu.

L'acteur semble tout droit venu du XVII^e avec son costume d'époque, sa gestuelle si précieuse et ce langage si délicat. Il revient pas à pas sur le parcours de cette demoiselle vertueuse qui redoute tant de perdre la raison face aux passions qui l'animent. Une véritable performance pour le comédien qui, en 1 h 20 de représentation, ne laisse paraître aucun moment de faiblesse. Difficile pourtant de retenir l'attention des spectateurs lors d'un seul en scène, surtout lorsqu'il s'agit d'un texte venu d'un autre temps. L'ancien sociétaire de la Comédie-Française assure en jouant sur le rythme, le ton de sa voix, son débit de parole. Des intentions appuyées par quelques extraits de musique classique, davantage par les lumières – second personnage de la pièce –, qui l'épaulent tout au long de son récit. Grâce à

leur soutien, l'ensemble gagne en intensité. En quelques secondes, il se retrouve ainsi plongé dans une obscurité presque totale et peut décrire une promenade nocturne ; plus tard, il se voit baigné de lumière et renforce le tragique des derniers instants du Prince.

La Princesse de Clèves, une histoire romantique, un roman historique, une œuvre incontournable dans le paysage littéraire français... L'ancien Président Nicolas Sarkozy l'avait dénigrée en 2008 à ses risques et périls, Marcel Bozonnet lui rend sûrement ici, le plus beau des hommages.

Cécile David – *À toute culture*, 15 juin 2012

MADAME DE LA FAYETTE

Madame de La Fayette (1634 -1693), auteure, née Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, fut liée depuis ses vingt ans à Henriette d'Angleterre (première épouse de Monsieur, frère du roi) jusqu'à la mort de celle-ci en 1670. Après la cour, tandis que son mari réside en Auvergne, elle tiendra un salon à Paris. Elle y recevra son amie Mme de Sévigné, des érudits, des hommes de Lettres dont La Rochefoucauld, qui lui tiendra fidèlement compagnie à partir de l'époque de la publication des *Maximes*.

Ses amis l'encouragèrent à écrire. Elle n'avouera être l'auteur de *La Princesse de Clèves* que longtemps après sa parution en 1678. Elle ne songe pas, en effet, par respect des convenances, à se dire femme de Lettres. Boileau dira : « C'est la femme du monde qui a le plus d'esprit et qui écrit le mieux ». Spécialiste des tourments de cœur et des égarements de la passion, Mme de la Fayette a la tête froide : peu d'existences furent mieux conduites que la sienne et elle eut un sens aigu des affaires, à la fois d'argent et de l'Etat. »

PARCOURS ARTISTIQUE

Formé au théâtre lycéen, puis universitaire, Marcel Bozonnet débute au théâtre avec Victor Garcia. Il travaille ensuite en décentralisation avec de nombreux metteurs en scène tels que Marcel Maréchal, Patrice Chéreau, Jean-Marie Villégier, Valère Novarina, Alfredo Arias, Alain Ollivier, Georges Aperghis, Antoine Vitez, Petrika Ionesco, Philippe Adrien, Lucian Pintilié, etc.

Il s'initie au chant, à la danse contemporaine, et se passionne pour le théâtre musical et l'enseignement contemporain de la danse.

En 1982, Marcel Bozonnet, entre dans la troupe de la Comédie-Française, il en devient sociétaire en 1986, et interprète de nombreux rôles du répertoire classique et contemporain.

Parallèlement, il met en scène *Scènes de la grande pauvreté* de Sylvie Péju (1990), *Le Surmâle* d'Alfred Jarry, opérette moderne sur une musique de Bruno Gillet (1993), et se met en scène dans *La Princesse de Clèves* d'après le roman de Madame de La Fayette (1995). Il tourne depuis avec ce spectacle désormais inscrit à son répertoire.

Il quitte la Comédie-Française en 1993 pour diriger le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris qu'il dirige jusqu'en 2001, date à laquelle il est nommé

Administrateur général de la Comédie-Française. Il ouvre la salle Richelieu à des auteurs contemporains en faisant notamment entrer au répertoire Marie N'Diaye et Valère Novarina, et invite des metteurs en scène internationaux notamment Bob Wilson, Piotr Fomenko, Anatoli Vassiliev... Il y met en scène *Antigone* de Sophocle, *Tartuffe* de Molière, *Corps, mon gentil corps* de Jan Fabre, *Orgie* de Pier Paolo Pasolini...

À son départ en 2006, il fonde sa compagnie Les Comédiens-Voyageurs. Depuis janvier 2007, à l'invitation de Gilbert Fillinger, la compagnie Les Comédiens-Voyageurs est en résidence artistique à la Maison de la Culture d'Amiens.

Marcel Bozonnet travaille autour des axes suivants : la formation et la recherche à destination des professionnels et des enseignants en Picardie, la conception et la mise en scène de productions dont il est l'interprète et/ou le metteur en scène, les collaborations avec des établissements scolaires du second degré sous la forme de partenariats pédagogiques.